

vis-à-vis l'endroit, au grand galop, quand tout à coup ils entendirent une détonation d'arme; la balle passa auprès d'eux. Ils crurent que Simpson les avaient visés. Après une pause de quelques minutes ils se déterminèrent à avancer avec précaution en rempant sur l'herbe dans la prairie.

Le premier qui arriva fit signe aux autres de s'approcher. Simpson était étendu mort, le bout de son fusil appuyé sous le menton, le canon serré entre le deux genoux. La balle lui avait traversé la tête. Avant de se suicider il avait pris soin de couvrir le corps de ses victimes, et par le terrain tout foulé on voyait qu'il avait passé la nuit à marcher entre les deux corps.

Voilà le récit de ce triste fait tel qu'il a été raconté après une minutieuse enquête. Et bien, c'est avec ce déplorable événement que des historiens malhonnêtes et fanatiques ont réussi à faire planer sur d'honnêtes et braves citoyens l'odieux soupçon d'avoir assassiné Simpson. Une telle accusation rappelle à l'idée l'histoire de ce chien qui avait croqué un lapin. Le maître du chien dit à son avocat: Vous soutiendrez que c'est le lapin qui a commencé et qui a sauté sur mon chien.

L'accusation portée contre les métis d'avoir assassiné Simpson n'a pas plus de bon sens. Ils ont dit: "Les métis sont des gens rancuniers, qui n'oublient jamais une offense; ils auront voulu se venger des mauvais traitements que Simpson avait infligés à Laroque six années auparavant". D'abord, les guides de Simpson étaient: deux canadiens pur sang, Legros et son fils; un anglais, Bird, et un écossais, Bruce; qui n'avaient jamais rien eu à démêler avec Simpson, et par conséquent, qui n'avaient contre lui ni rancune ni mauvaise volonté. Au reste, lors même qu'ils eussent été des métis, ce serait une infâme calomnie de dire qu'aucune race n'est plus rancunière qu'elle en Amérique.

Nous avons parfaitement connu les métis puisque nous avons vécu avec eux pendant vingt-deux ans, et nous pouvons affirmer qu'aucun peuple au monde n'a moins l'esprit de vengeance que lui. Prompt à se mettre en colère, il pardonne avec une charité admirable; cinq minutes après l'offense il l'a oubliée. Sous ce rapport il n'a rien du sauvage. Ce témoignage que nous lui rendons, tous ceux qui ont vécu avec les métis pourraient le rendre. Il faut donc à un historien une insi